N° 5, 6 ET 7 MAI—JUIN—JUILLET 1914

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE CRACOVIE

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

ANZEIGER
DER
AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
IN KRAKAU

PHILOLOGISCHE KLASSE
HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE KLASSE



CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1915

L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE A ÉTÉ FONDÉE EN 1873 PAR

S. M. L'EMPEREUR FRANÇOIS JOSEPH I.

PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE:

Vacat.

VICE-PROTECTEUR:

Vacat.

PRÉSIDENT: S. E. M. LE COMTE STANISLAS TARNOWSKI.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL: M. BOLESLAS ULANOWSKI.

EXTRAIT DES STATUTS DE L'ACADÉMIE:

(§ 2). L'Académie est placée sous l'auguste patronage de Sa Majesté Impériale Royale Apostolique. Le Protecteur et le Vice-Protecteur sont nommés par S. M. l'Empereur.

(§ 4). L'Académie est divisée en trois classes:

a) Classe de Philologie,

b) Classe d'Histoire et de Philosophie,

c) Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles.

(§ 12). La langue officielle de l'Académie est la langue polonaise.

Depuis 1885, l'Académie publie, en deux séries, le „Bulletin International“ qui paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La première série est consacrée aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. La seconde est consarée aux travaux de la Classe des Sciences Mathématiques et Naturelles. Chaque série contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 6 K.

Adresser les demandes à la Librairie: Spółka Wydawnicza Polska, Cracovie (Autriche), Rynek Główny.

Publié par l'Académie
sous la direction du Secrétaire général de l'Académie
M. **Boleslas Ulanowski.**

Nakładem Akademii Umiejętności.

Kraków, 1915. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

Nº 5, 6 et 7. Mai—Juin—Juillet. 1914.

L'auguste Protecteur de l'Académie des Sciences
Son Altesse Impériale et Royale

l'Archiduc d'Autriche-Este

FRANÇOIS FERDINAND

ainsi que Son Épouse

S. A. LA DUCHESSE DE HOHENBERG

a été frappé par une main homicide et a trouvé la mort, le 28 Juin 1914 à Saraievo.

Le terrible coup qui a atteint Sa Majesté Apostolique Impériale et Royale, Fondateur de l'Académie, et avec Elle la Dynastie, a rempli de la plus profonde douleur tous les peuples de la monarchie et excité l'indignation universelle contre les meurtriers et leurs complices.

L'Académie des Sciences avait toujours manifesté pour son Bienfaiteur et pour son Auguste Protecteur, choisi et désigné par S. M. Apostolique Impériale et Royale, le plus respectueux dévouement. Aussi a-t-elle profondément ressenti ce grand malheur, et en même temps qu'une couronne sur le cercueil du Défunt, s'empressa-t-elle de déposer au pied du Trône une adresse portant l'expression de son deuil et de ses plus respectueuses condoléances.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DU 23 MAI 1914.

Au nom de Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc, Auguste Protecteur, S. Exc. M. le comte Stanislas Tarnowski, président de l'Académie, ouvre la séance.

Le Secrétaire Général, M. Boleslas Ulanowski, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonce qu'á la Séance administrative, tenue le 22 mai, ont été élus:

Classe de philologie; *membres titulaires:*

MM. Jean Bołoz Antoniewicz, professeur d'histoire de l'art moderne à l'Université de Léopol.

Ignace Chrzanowski, professeur d'histoire de la littérature polonaise à l'Université Jagellonienne.

Comte Georges Mycielski, professeur d'histoire de l'art à l'Université Jagellonienne.

Stanislas Witkowski, professeur de philologie classigue à l'Université de Léopol.

Membre correspondant:

M. Stanislas Windakiewicz, professeur d'histoire de la litérature polonaise à l'Université Jagellonienne.

Classe d'histoire et de philosophie; membres correspondants:

MM. Stanislas Estreicher, professeur de droit allemand, Stanislas Kutrzeba, professeur d'ancien droit polonais,

Frédéric Zoll junior, professeur de droit civil autrichien à l'Université Jagellonienne.

Classe des Sciences mathématiques et naturelles; membre titulaire:

M. Maryan Raciborski, professeur de botanique à l'Université Jagellonienne.

En outre, Sa Majesté l'Empereur a bien voulu sanctionner la nomination des membres étrangers suivants:

MM. Auguste Lęskien, professeur de slavistique à l'Universitè de Leipzig, membre titulaire étranger de la Classe de philologie;

Ladislas Rothert, ancien professeur de botanique à l'Université de Charków, membre titulaire étranger de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles:

Stanislas Joseph Thugutt, directeur du laboratoire de minéralogie de la Société scientifique de Varsovie, membre correspondant de la Classe des Sciences mathématiques et naturelles.

L'Assemblée plénière des membres de l'Académie a encore soumis à l'approbation de Sa Majesté l'Empereur l'élection de cinq savants étrangers, dont les noms seront publiés lorsque la sanction impériale aura été accordée.

M. Michel Siedlecki donne lecture de son travail: *La valeur de l'individu parmi les êtres vivants.*

Enfin le Secrétaire Général proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Probus Barczewski de 2160 couronnes est attribué à M. Louis Kubala de Léopol pour son ouvrage: *La guerre Suédoise*, 1655—1656.

Le prix de peinture, de la même somme, et de la même fondation, est décerné à M. Albert Kossak pour son tableau: *Batterie au feu.*

Le prix Adam Jakubowski est accordé à M. Joseph Tretiak pour son ouvrage: *Bohdan Zaleski en exil, 1831—1838.*

Le prix Constantin Simon destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant les sciences physiques ou mathématiques et s'elevant à 900 couronnes est décerné à M. Constantin Zakrzewski de Léopol pour ses travaux sur les propriétés optiques des métaux, résumés dans le mémoire: *De la dispersion et de l'extinction de la lumière dans les métaux.*

M. Ladislas Pawlica, démonstrateur attaché à la chaire de minéralogie de l'Université Jagellonienne, obtient le prix Joseph Majer, de 2000 couronnes pour son travail: *L'îlot septentrional cristallin dans le Tatra.*

Le 22 mai, a eu lieu la Séance plénière administrative de l'Academie des Sciences.

SÉANCES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

SÉANCE DU 11 MAI 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Tadeusz Grabowski présente son travail: „*Casimir Brodziński et la critique littéraire contemporaine*".

Le Secrétaire présente le travail de M. Stanisław Turowski: „*Les travaux de J. A. Załuski pendant sa captivité en Russie*".

SÉANCE DU 8 JUIN 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Leon Sternbach présente son travail: „*Contributions à l'étude des mythes du rossignol et de l'hirondelle*". II-e partie.

Le Secrétaire présente le travail de M. J. Reinhold: „*Les manuscrits de Floir et Blancheflor*". Étude linguistique.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 26 mars 1914 [1]).

[1]) Voir Résumés p. 45.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Józef Tretiak présente son article: „*Bohdan Zaleski en emigration*“. II-e partie (1838—1886).

Le Secrétaire présente le travail de M. Włodzimierz Bugiel: „*Le conte populaire intitulé: »La femme pire que le diable«*“.

M. Jan Rozwadowski présente le travail de M. Otrębski: „*Contribution à l'étude de la grammaire de l'ancien Hindou*“.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 9 juin 1914.

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 3 juillet 1914.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 7 JUILLET 1914.

Présidence de M. C. MORAWSKI.

M. Jan Bołoz Antoniewicz présente son travail: „*L'Annonciation des Ufficii à Florence attribuée à Léonard da Vinci*“.

M. Jan Bołoz Antoniewicz présente son travail: „*Un portrait d'homme de Titien dans la Galerie der Princes Lubomirski à Léopol*“.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

SÉANCE DU 18 MAI 1914.

Présidence de M. F. ZOLL sen.

Le Secrétaire présente le travail de M. Tadeusz Garbowski: „*La philosophie de l'homogénisme*“ [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 22 avril 1914.

[1]) Voir Résumés p. 61.

SÉANCE DU 15 JUIN 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. ROMAN GRODECKI: *„Les monnayeurs polonais au moyen-âge"*.

SÉANCE DU 1 JUILLET 1914.

PRÉSIDENCE DE M. F. ZOLL SEN.

Le Secrétaire présente le travail de M. OSKAR HALECKI: *„Les dernières années du Grand-Duc Świdrygiełło et la question de Volhynie au temps de Casimir le Jagellon"* [1]).

Le Secrétaire présente le compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de la philosophie en Pologne du 16 juin 1914.

[1]) Voir Résumés p. 77.

Résumés

12. **Posiedzenie Komisyi do badania historyi sztuki w Polsce z dnia 26 marca 1914.** — ***Séance de la Commission de l'Histoire de l'Art en Pologne, du 26 mars 1914.***

M. le Comte George Mycielski parle de: Portraits inconnus de Tricius. Après avoir exquissé une brève biographie de l'artiste, il présente la photographie du portrait qui se trouve à la „aula“ de l'université jagellonienne, représentant le roi Jean Sobieski en costume de magnat polonais. Ce tableau dans la composition duquel s'accuse l'influence de Rubens, tandis que le faire et le coloris rappellent Jordaens, est signé: „J. Tricius pinxit Cracovie 1667“. Nous savons que Tricius a peint plusieurs fois le roi Jean III. A ce propos M. le comte Mycielski soumet à la Commission la photographie de deux portraits récemment découverts du roi Jean III et de la reine Marie-Casimire, faisant actuellement partie des collections du comte B. Tyszkiewicz à Czerwony Dwór. Le portrait du roi en costume héroïque, en manteau d'étoffe d'or, avec, comme fond, un paysage aux tons chauds jaune-rouge de Jordaens, daté de 1676, fut sans doute peint d'après nature. Celui de la reine, en somptueux atours dont les détails sont merveilleusement rendus, ne porte pas de signature; on peut cependant en toute certitude l'attribuer à Tricius. Ce portrait de Marie-Casimire — absolument authentique — est d'autant plus important qu'il permet de déterminer l'authenticité jusqu'ici problématique de plusieurs autres portraits de la reine. Enfin le rapporteur présente encore la photographie d'un tableau qui n'a aucun rapport avec Tricius et qui représente „La victoire de Vienne“. Ce tableau où l'on voit sur un fond de paysage bien exécuté l'image du roi Jean III, appartient à M. le comte M. Zamoyski à Varsovie. Dans la discussion qui succède à cette communication M. Klein parle des portraits de Jeam

III et de Marie-Casimire, qui se trouvent au presbytère de Notre-Dame à Cracovie, portraits que M. le comte Mycielski a autrefois attribués à Tricius. MM. A. Chmiel, Tomkowicz et Mycielski prennent successivement la parole à ce sujet.

M. Nicodème Pajzderski donne lecture de son mémoire sur l'Eglise des Jésuites à Poznań (Posen). Cette église, à trois nefs, non orientée, basilique terminée par un simple choeur, a la forme d'une croix latine. La nef du milieu, le choeur et la nef transversale sont voûtées en berceau, avec des lunettes aux fenêtres; les nefs latérales ont quatre przęsla, le choeur et la nef transversale en ont deux. Les piliers sont rattachés par des arcades à plein cintre. Au croisement des nefs se trouve une voûte en coupole à pendentifs muraux et à une coûpe convexe de bois, comme la voûte de la nef centrale. Sur les nefs latérales se trouvent des empores. A l'extérieur, seuls la façade, le faite du choeur et de la nef transversale présentent une ornementation architectonique. La construction de cet édifice fut commencée en 1651 et achevée en 1701; il fut consacré en 1705. Les plans en avaient été dressés par le Père Barthélémy Wąsowski S. J. auteur d'un manuel d'architecture, publié à Poznań en 1678. Thomas Poncino dirigea les travaux jusqu'en 1652; le frère Albert Przybyłkiewicz lui succéda. A l'intérieur de l'église on voit des stucs fort riches, exécutés sous la direction de l'Italien Bianco, ainsi qu'une polychromie due en partie au pinceau de Dankwart. Les tableaux — „Piotrowin ressuscité", sur le maître-autel, „S. Ignace écrivant les Règles de la „Compagnie de Jésus", la Communion de S. Stanislas de Kostka", sur les autels de côté, doivent être attribués à Simon Czechowicz. La première partie du collège adjacent à l'église, vaste construction en pierre à trois étages, formant un quadrilatère irrégulier, fut achevée en 1733; la seconde, avec la tour qui la domine, fut élevée de 1745 à 1752; la troisième enfin en 1770. Après l'abolition de l'ordre des Jésuites, la Commission d'éducation transforma leur collège en école nationale; en 1820 l'édifice devient la propriété de la régence de Prusse.

A la discussion qui suit cette communication prennent part MM. le comte G. Mycielski et W. Rubczyński.

MM. Etienne Komornicki et Tadée Szydłowski sont nommés collaborateurs de la Commission.

13. BIEŃKOWSKI PIOTR. **O scenach wojennych historycznych w koroplastyce południo-włoskiej.** *(Les scènes guerrières-historiques dans la céramique de l'Italie méridionale.)*

Comme point de départ l'auteur prend la frise de terre-cuite, connue depuis la publication de Rohden, Terracoten von Pompei (1880) Taf. XXII, pages 17 et 37—38, qu'il présente en de nouvelles photographies. Rohden, de son propre aveu, n'avait pu étudier cette frise qu'à travers le verre qui la protégeait, et bien des détails lui avaient échappé; de plus Rohden n'avait connu que 13 fragments, tandis que l'auteur en a découvert deux de nouveaux. Enfin l'interprétation erronée de Rohden doit être rectifiée. Cette frise, ou plutôt les débris de cette frise furent découverts en 1757 à Pompéi, dans une maison reconstruite aux derniers temps de la ville. On trouva une quarantaine de petits fragments si insignifiants pour la plupart, si brisés que l'on n'en expose que 15 dans le musée actuel. Une seule figure humaine est intacte, encore n'est-ce qu'une figure de second plan. Egalement il ne subsiste pas une seule tête de cheval, pas une seule tête de guerrier du premier plan. Il est permis de croire que cette frise fut détruite par le tremblement de terre de l'an 63 après J. C. et qu'on en balaya les débris dans un coin de la maison où les ensevelit la catastrophe de l'an 79, et où on les exhuma au XVIII-ème siècle.

L'auteur décrit minutieusement tous ces fragments, en expose la technique et aboutit à la conclusion que cette frise servait à orner une ou plusieurs parois où elle était fixée à l'aide de chevilles de bois ou de métal. Elle se composait de plusieurs plaques dont il est aujourd'hui impossible de déterminer le nombre et la dimension, encore moins la disposition. Cependant il est incontestable qu'elle formait un ensemble organique dont le style est de la fin du troisième ou du commencement du deuxième siècle avant J. C. La fantaisie créatrice de l'auteur est encore en effet féconde et vigoureuse. Certains motifs, par exemple le guerrier combattant sur son char, nous sont connues d'autre part (de la frise de Bologne); mais nous ne connaissons que de très rares spécimens de chevaux d'un modelage si parfaits, de guerriers d'un mouvement si hardi. On pourrait dire que l'étude de l'anatomie du cheval a été ici poussée

trop loin, que le jeu des muscles de l'animal courant est trop minutieusement surpris. Mais c'est là précisément ce qui caractérise certaine tendance de la plastique du III-ème siècle.

Que représentait cette frise? Sans aucun doute un combat de cavaliers. Les uns fuient, les autres les poursuivent. Ceux-ci ont un bouclier rond avec une cavité originale au centre, ils portent des tuniques ou des cuirasses, tandis que les fuyards ont un bouclier ovale et un sayon de peau sans manche, recouvert d'un manteau attaché sur la poitrine; à l'épaule droite est suspendu un long glaive. Les premiers semblent être des gens cultivés; les seconds avec leurs peaux de bête dont on voit le poil sont des êtres primitifs.

Rohden renonça à en donner une interprétation. „On pense être en présence, — dit-il, — d'un combat de cavaliers légendaires, d'un combat de héros. Néanmoins un évènement historique est aussi admissible, tel qu'une rencontre de Romains et d'Asiates“. L'auteur est pour cette dernière hypotèse; il croit, lui aussi, à la reproduction d'un évènement historique, car il est absolument exclu qu'il soit ici question d'un fait légendaire. Mais il n'est pas possible non plus de parler d'Asiates, car les barbares qui sont en fuite ont tous les traits qui distinguent les Gaulois. C'est ce que prouve le grand bouclier ovale conservé chez l'un d'eux, bouclier avec un umbon sous la forme d'un grain d'orge, si caractéristique pour les Gaulois; c'est ce que prouve encore le sayon porté à l'envers (poils au dehors) que l'on voit aussi chez les Gaulois de la frise de Bologne (voir: Bieńkowski, Darstellungen der Gallier, fig. 108). Enfin, dernière preuve, à Bologne nous voyons comme dans la frise de Pompéi, le motif du guerrier fuyant sur son char, motif caractéristique des Gaulois. A l'appui de cette opinion on peut citer la tête que l'on voit à Berlin et qui provient de Rome, dit-on, laquelle représente un Gaulois et dont la ressemblance est si frappante avec l'unique tête subsistant dans notre frise que, si ce n'était la polychromie et les dimensions beaucoup plus considérables, on pourrait prétendre qu'elle a été détournée de la frise pompéienne. En tout cas elle provient d'une frise semblable à celle de Pompéi, car le derrière de cette tête et le côté gauche indiquent qu'elle a dû être autre fois appliquée sur une surface plane. Elle appartenait à un Gaulois, représenté au moment où il tentait un suprême effort, le regard tourné vers l'ennemi. La chevelure, durcie à l'eau de chaux, selon la coûtume gauloise, est raide et hérissée, la barbe courbe,

les moustaches très fortes, les joues tombantes; un front bas et fuyant, des pommettes saillantes, la lèvre inférieure proéminente complètent le type.

C'est avec des têtes semblables qu'il faut se représenter les cavaliers de la frise de Pompéi. Mais devant qui s'enfuient-ils? Estce devant les Grecs? est-ce devant Apollon delphique? Cette dernière hypothèse doit être écartée, faute de données quelconques qui pourraient l'autoriser. Mais il n'est pas non plus possible de prétendre que les cavaliers poursuivants soient des Grecs. Ils ont des boucliers ronds d'une forme que l'on ne rencontre jamais chez les Grecs. Ces boucliers au contraire sont très caractéristiques chez les Romains, dans les troupes de la Campanie. Ce sont ce qu'on appelait, des „parmae", ou bien des „scuta". Nous voyons une „parma" semblable dans le relief du tombeau d'un Romain du II-ème siècle avant J. C., où elle figure à titre d'emblème de la profession du défunt, qui sur l'épitaphe est appelé „scutarius".

Donc la cavalerie campanienne met en fuite la cavalerie gauloise. Quand cela eut-il lieu? Dans le cours du III-ème ou du II-ème siècle, époque à laquelle il faut attribuer notre frise, à cause du style, se livrèrent deux batailles contre les Celtes, batailles où la cavalerie campanienne assura la victoire aux Romains. L'une est celle de Sentinum en 295 où les cavaliers de Campanie se précipitèrent sur le flanc et les derrières des Gaulois combattant sur des chars, et les mirent en fuite. Ceux-ci en s'enfuyant portèrent la panique parmi les Samnites dont le chef Egnatius tomba à la porte même du leur camp. Les pertes des Romains furent aussi considérables; ils eurent 9000 homines tués et entre autres leur consul bien aimé Publius Decius Mus. Si sur la frise de Pompéi c'est cette bataille qu'on aurait voulu représenter, le guerrier tombant à terre serait peut-être ce chef romain. Mais cette interprétation ne nous semble pas admissible, vu que parmi les fuyards devraient se trouver aussi des Samnites. Or nous n'avons ici que des Celtes. C'est pourquoi il sera plus juste de la rapporter à 70 années plus tard, à la bataille de Télamon, en 225. Polybe et Tite-Live nous apprennent que cette année — là les rois Celtes Concolitanus, Ameroestus et plusieurs autres, à la tête de 50000 fantassins, de 20000 cavaliers ou chars s'avancèrent contre les Romains, commandés par Régulus et Papus. La bataille fut livrée à Telamon, au sud de Pise. C'est la cavalerie romaine qui engagea l'action, mais tout d'abord elle fut repoussée

avec de grandes pertes, et Regulus même fut au nombre des morts. Mais s'étant reformée et ayant fondu sur le flanc des Gaulois, la cavalerie de ces derniers se débanda sous le choc et s'enfuit en désordre; les fantassins opposèrent aux assaillants une vaillante résistance, mais entourés de toutes parts, ils laissèrent 40000 morts sur le champ de carnage. Dix mille Celtes avec le roi Concolitanus furent faits prisonniers par les Romains; Aneroestus se donna la mort, ainsi que tous les guerriers de sa suite. Eh bien, sur notre frise nous trouvons les épisodes les plus marquants de cette sanglante journée. Le Gaulois qui s'enfuit sur son char, c'est peut-être un des chefs de l'armée vaincue. Le guerrier romain tombant de cheval, est peut-être un des chefs romains. La cavalerie campanienne et celle des Celtes sont représentées au moment de la poursuite. L'infanterie celte était aussi représentée sur la frise, ainsi que l'atteste la figure du soldat terrassé sur le fragment 12, et le second guerrier sur le fragment 9, dont un bras seul a été conservé.

Mais quelle que soit cette bataille, le fait important ici est que les Gaulois de notre frise ne luttent pas contre des Grecs, mais bien contre des Romains. Il prouve que l'art romain, tout au moins dans la céramique campanienne, ne se borna pas à reproduire des modèles grecs, mais s'essaya à des compositions inspirées par l'histoire même du pays. Comme depuis les temps les plus reculés, l'art campanien subit à cette époque l'influence grecque; il prend pour modèles et pour maîtres les Grecs, mais il sait appliquer ce que ceux-ci lui ont appris à ses propres besoins et résout les difficultés que lui impose cette émancipation avec une virtuosité qu'il est aisé de constater sur notre frise.

L'auteur retrouve la reproduction de semblables combats des Gaulois contre les Romains dans une composition plastique dont les fragments sont constitués par des figures de terre-cuite auxquelles jusqu'ici on n'a prété aucune attention. Dans les tombeaux de Canoya en Apulie, tombeaux du III-ème siècle avant J. C. on trouve assez fréquemment des ustensiles d'argile, appelés „askoi“ dont le surface est ornée de petites figurines de pleureuses, de bustes de chevaux, de masques, de petits reliefs, et — ce qui est surtout le plus intéressant — de figures évidemment empruntées à on ne sait quel groupe plus nombreux, de telle manière que les potiers canossiens détachaïent de ces groupes exécutés en terre-cuite par

quelque artiste de valeur une ou tout au plus deux figures et les reproduisaient ensuite sur la surface de leurs vases funéraires. Et comme on plaçait dans un tombeau une dizaine et quelquefois même plus de ces vases, il arrive assez souvent que toutes les figures rapportées sur ces différents vases appartiennent à une seule et même composition. C'est ainsi que l'on a découvert, il y a plusieurs dixaines d'années, dans un de ces tombeaux le groupe complet des Niobides, composé d'une quinzaine de figures, lequel Pagenstecker (Sitz. Ber. Heidelb. Akad. d. W. Phil. Hist. Kl. 1910. N. 6) a publié pour la seconde fois et a comparé avec le célèbre groupe de marbre de Florence. Il en est résulté que, malgré que ce groupe ait évidemment subi l'influence de ce modèle, il possède néanmoins des particularités assez originales pour qu'on soit forcé de l'attribuer à quelque artiste apulien, local. Il en est de même avec les 23 figurines ou groupes de barbares et de leurs adversaires tant grecs-qu'italiens que l'auteur a trouvés non dans un seul tombeau, un seul musée, mais dans plusieurs tombeaux et collections.

La série la plus importante est celle des 5 figurines qui sont aujourd'hui au Louvre et qui furent découvertes au siècle dernier à Canossa.

1) L'une d'elles représente un Gaulois barbu, vraisemblalement un prince (sa chevelure est entourée d'un bandeau) qui, visiblement blessé s'enfuit à cheval, presque couché sur sa monture. Celui-là aussi porte le même vêtement gaulois caractéristique, bordé de franges en bas, d'ou pend attaché à l'épaule droite un poignard, ou plutôt un fourreau, tandis que le bras gauche pendant soutient les débris d'un bouclier.

2) Un guerrier en exomide et en casque original à large visière (παραγναθίδες) avec un bouton au cimier d'ou s'élance un panache. A l'épaule droite est attaché un ceinturon pour le glaive. Le mouvement des bras rappelle celui d'un archer, mais encore davantage celui d'un cavalier maîtrisant son cheval. Il représente sans aucun doute un guerrier luttant contre un Gaulois à cheval.

3) Un guerrier semblable vu de dos. Il porte la même exomide et le même casque. Dans sa main droite levée il tenait sans doute un dard on une lance; dans sa gauche très probablement un bouclier.

4) Un troisième guerrrier armé pareil aux deux précedents, mais à cheval. Le cheval ne tombe pas, mais fléchit à dessein sur les jambes de devant, afin de permettre de descendre au cavalier

qui de la main gauche tient les guides, et de la droite semble arracher un dard enfoncé dans sa poitrine.

5) Un Gaulois, caractérisé par un collier et un glaive du côté droit, de longs cheveux, et tout nu sous son sagum de peau. Sans doute il tenait un bouclier de sa main gauche. Il s'avance vers la droite, la main sur la poignée de son glaive.

6) A cette composition appartenait très probablement la figure qui se trouve encore de nos jours sur un „askos" à Naples qui provient également de Canossa. Un Gaulois caractérisé tout comme les précidents, mais sans manteau et sans collier marche à droite, élevant son glaive brisé; mais il tourne sa tête en arrière.

7) Un jeune homme tout nu, avec seulement un mantelet sur l'épaule gauche, penché sur le genou gauche, lève le bras en se retournant. Il n'est pas bien sûr, mais il est possible que ce soit un Gaulois. On le voit sur un vase de Canossa appartenant à une collection privée à Rome.

8) Un jeune cavalier, vêtu exactemant comme dans la frise de Pompéi, dont il se rapproche encore par le modelage du cheval et du mouvement. Il tenait une lance dans sa main droite. Cette figure, provenant de Pompéi, se trouve au musée de Naples.

Tous ces vases, ainsi qu'il résulte de l'architecture des tombeaux où ils ont été découverts, de leur forme, non moins que des motifs et des mouvements, datent du III-ème siècle, du commencement du II-ème avant I. C. au plus tard. A cette époque devait exister à Canossa une fabrique de ces vases, laquelle, d'apres une composition d'un artiste éminent mais local, reproduisait en diverses grandeurs chacune des figures de cette composition et en ornait ses vases funéraires. Cet artiste auteur du modèle copié, donna, il est vrai, à ses figures l'allure grecque, mais il les arma à la romaine et les fit entrer dans ses reproductions de batailles des Romains, ou pour parler plus généralement, des peuples italiens contre les Celtes. Les casques surtout n'ont nullement la forme grecque, mais bien celle de l'Italie méridionale. Le harnachement des chevaux n'est pas grec non plus, mains bien apulo-lucanien.

Ces huit terres-cuites appartiennent très vraisemblablement à la même composition. Mais il existe encore plusieurs de ces figures de combattants dont on ne saurait affirmer qu'elles ont appartenu à telle ou telle composition, quoique l'on soit à peu près sûr qu'elles en ont fait partie. Elles représentent toutes des non-barbares,

c'est-à-dire des guerriers italiens qui, il est vrai, out pu être tirés de combats contre les Celtes, mais aussi de combats contre d'autres ennemis. Il y en a en tout 11, dont quelques-unes conservées en fragments seulement. Parmi ces figures, celles qui se rapprochent le plus du groupe précédent sont:

9) Un cavalier napolitain barbu, en casaque étroite, et portant un casque qui sous la forme d'un bonnet phrygien entoure toute la tête et les joues; il tient un bouclier rond. C'est précisément ce bouclier, complètement différent de celui de Campanie, qui fait naître des doutes sur l'appartenance de cette figure à la même composition que représente la frise de Pompéi. Elle représente sans doute un cavalier italien combattant contre des ennemis inconnus.

Viennent ensuite trois figures conservées à Londres au British Museum:

10) Un jeune cavalier, tourné du même côté, en tunique sans manches, entouré comme d'un châle tordu; tandis que sa main droite lève une arme, sa gauche tient les guides. Le cheval est petit hors de toute proportion. La chevelure hérissée autour du front, le derrière de la tête présente une masse inarticulée.

11) Un jeune homme semblable, à pied, courant à gauche; dans sa main gauche brisée, il tenait sans doute un bouclier, dans celle de droite un glaive dirigé de bas en haut contre l'ennemi.

12) Un jeune guerrier en cuirasse de cuir, avec un poignard sur le coté droit, fléchit le genou gauche sur une saillie quelconque. Il lève la main droite, aujourd'hui désarmée; le bras gauche devait être protégé par un manteau plutôt que par un bouclier. Le glaive (avec une poignée identique à celle du type de glaive Almedinille), porté à droite, autorise à y reconnaître un guerrier samnite.

Nous considérons aussi comme des représentations d'Italiens deux figures sur un des vases de Reimers à Hambourg:

13) Fort semblable au précédent, avec toutefois au bras gauche un bouclier ovale pointu avec un umbon, bouclier caracteristique des Samnites et des gens du Bruttium. Sur la cuirasse un manteau.

14) Courant du côté opposé. Sans doute il tenait une lance de sa main droite et de la gauche le même bouclier que le No 13; toutefois avec un umbon non allongé, mais en forme de bouton, comme chez les Lucaniens. Une tunique remplace la cuirasse.

Deux figures semblables sur un autre vase du Reimers. Les têtes de chevaux n'ont aucun rapport avec elles:

15) Le guerrier de gauche en cuirasse et en casque avec bouton au sommet; les visières ne se rejoignent pas. A la droite une arme (autrefois).

16) Le guerrier de droite ne diffère que par quelques détails. Bouclier rond sans umbon, cuirasse à quatre rangs de franges.

Enfin quelques guerriers italiens blessés ou mourants.

17) Lecce. Mus. pr. — Un guerrier semblablement armé est assis, le genou gauche fléchi, le droit étendu. La main gauche mutilée devait tenir le bouclier, la droite le glaive. Sur la tête un casque „phrygien“ avec cimier et paragnathides. Figures semblables déjà décrites.

18) Fragment Benedetti à Rome. Partie supérieure d'un guerrier courant avec un bouclier lucanien.

19) Partie inférieure d'un guerrier agenouillé à la même collection.

Il serait imposible de déterminer à quelle composition appartenaient ces guerriers italiens. Peut-être était-ce à celle dont nous avons parlé au début de notre mémoire; à une autre aussi peut-être. Il faut en effet ne pas oublier qu'il existait d'autres groupes de terres-cuites représentant des combats des Romains, non contre les Celtes, mais contre d'autres ennemis. C'est ainsi que dans l'ouvrage de G. Ricci: Not. degli scavimenti... d. ant. Capua (Napoli, 1855) on voit deux reproductions de plaques en terre-cuite de Calvi, qui ont disparu depuis longtemps. Elles représentent des combats des Romains (Italiens), peut-être avec des Asiates.

Il y a huit ans on a découvert à Canossa dans un même tombeau quatre grupes en terre cuite qui sont aujourd'hui à New-York, au Metropolitan Museum. Au point de vue extérieur, ils diffèrent des plaquettes de Canossa, en ce qu'au lieu de ne présenter qu'une seule figure, ils en ont deux et même trois. Les antiquaires romains les ont réunies en une seule frise d'ensemble. Cette reconstitution est absolument inadmissible. Chacune de ces plaquettes ornait des ustensiles divers, et dans le meilleur cas, une d'elles devait se trouver d'un côté tandis que la seconde décorait l'autre côté de l'ustensile. Et pourtant il parait certain que dans la composition primitive toutes ces scènes se trouvaient réunies. Toutes sont admirablement polychromées.

20) Un guerrier en tunique et en manteau seulement avec un bouclier rond surmonté d'un umbon, frappe de sa lance le cheval

de son adversaire. Le cheval tombe, et en même temps le cavalier, qui tient encore de sa main droite le glaive appelé κοπισ μάχχιμα, du type almedinilla; de la gauche il porte un petit bouclier rond sans umbon. Il est en outre revêtu d'une fort belle cuirasse.

21) Un cavalier dans le même ajustement que le vainqueur du groupe précédent, avec un casque pointu (macédonien); il a déjà percé son adversaire qui git à terre, tandis que son coursier s'enfuit. L'homme tué a une cuirasse, et son casque est à ses pieds. Les boucliers ont les mêmes différences.

22) Ici le cheval du guerrier de droite, blessé par la lance de l'ennemi, tombe sur ses jambes de devant. Le guerrier porte une cuirasse de cuir sans casque. Son bouclier est le même, que celui, qui à été signalé nr. 21. Le vainqueur à gauche est revêtu d'une pesante armure.

23) Figures un peu plus grandes. Le vainqueur a son casque sur la tête, ses jambes sont couvertes de courroies. Au fond on aperçoit son petit bouclier. Le vaincu, dont il tient les mains, n'a qu'un manteau flottant et une massue.

Sur ces quatre plaquettes est certainement représenté un combat de guerriers légèrement armés contre d'autres guerriers à lourde armure, mais la distinction des partis n'est pas exactement tracée, ni quant aux cuirasses, ni quant aux boucliers. Il est très vraisemblable qu'il s'agit ici d'un épisode de la guerre des Romains contre les Macédoniens, dont les Thraces étaint alliés. C'est surtout grâce à leurs armures plus légères que celles des Macédoniens que les Romains en triomphèrent. La cavalerie romaine, composée en majeure partie de Samnites, dans chacune de ces trois guerres se signala par d'éclatants succès. Et dans le aes signatum découvert à Samnium, on voit précisément des boucliers d'une forme semblable à ceux de la cavalerie légère des plaquettes américaines.

Si les interprétations que nous venons de donner sont justes, les reliefs et les figures que nous avons cités jettent de nouvelles lumières sur la genèse de l'art historique romain, qui avec le portrait, faisait la gloire de la production plastique non seulement de la Rome impériale, mais encore de la Rome républicaine.

---

14. BIEŃKOWSKI PIOTR. **O fryzie na pomniku Emiliusza Pawła w Delfach.** *(La frise du monument de Paul-Emile à Delphes).*

Cette frise, découverte par M. Homolle qui a bien voulu en communiquer la photographie à l'auteur, a rapport, comme on le sait, à la victoire de Pydna, remportée par les Romains sur Persée (168 av. J. C.), et décrite en détail par Tite-Live (XLIV, 40, 4—42, 8) d'après le récit de Polybe, par Plutarque (Aem. 18—22) qui a surtout emprunté ses renseignement à Poseidomos. Faire la distinction des adversaires aux prises, affirmer que tel ou tel combattant appartient soit au camp romain, soit à celui des Macédoniens n'est point chose aisée; pour y parvenir il faut prendre comme point de départ la minutieuse analyse que nous donne l'auteur. En général les Macédoniens sont reconnaissables à leur bouclier rond, tandis que celui des Romains est ovale; les premiers sont donc des *clipeati,* les seconds, des *scutati.* Les Romains triomphent, les Macédoniens succombent, sauf dans la partie méridionale (IV) de la frise.

Le tableau de la bataille est représenté sur la frise de telle sorte que toute la partie droite du côté oriental (I), constitue un ensemble complet avec le côté nord (II), ensemble dans lequel les Romains s'avancent de gauche à droite. Mais à l'extrémité même un des cavaliers romains, soit qu'il ait fait volte-face, soit qu'il survienne de droite, limite la scène. Par contre le côté oriental (III) se rattache à celui du nord (IV) et à la moitié gauche de celui de l'occident (I). Dans la lutte qui est représentée dans ce dernier groupe ce ne sont pas les Romains, mais les Macédoniens qui attaquent de gauche à droite. Ici aux extrémités (de IV et I) deux cavaliers macédoniens accourent de la droite et ferment la composition. C'est donc le coin nord-ouest de la frise que l'on doit considérer comme le point de départ de ses deux parties. A l'est, ces deux parties se rejoignent sans se confondre: elles sont comme adossées à une boucle de ceinture. On voit par là que la partie orientale du monument en constituait la façade (I) sur laquelle se trouvait l'inscription, et vers laquelle était tournée la tête du cheval de Paul-Emile. La reconstruction de M. Tournaire doit donc être erronée, car il y a tourné le cheval vers la droite, au lieu de le tourner vers la gauche. Dans les deux parties de la composition les

chevaux tombant et entraînant à terre leurs cavaliers sont pour ainsi dire un point fixe autour duquel se déroule la bataille.

Cette bataille de la frise de Delphes a le caractère évident d'un engagement de cavalerie dans lequel l'infanterie lourde ou légère ne joue qu'un rôle secondaire. Sur 27 combattants on compte 13 cavaliers et un quadrige. Du côté romain se trouvent 10 fantassins, 2 du côté macédonien. Il y a six cavaliers romains, sept macédoniens à qui appartient aussi le char de guerre dont nous venons de parler. Les Romains ont donc la supériorité du nombre, puisqu'ils sont 16 contre 11 Macédoniens.

Cette représentation de la bataille sur la frise est en contradiction flagrante avec la vérité historique. Dans toute l'antiquité, la bataille de Pydna passe pour une éclatante victoire de l'infanterie romaine sur celle des Macédoniens, des manipules romains sur la phalange macédonienne, du glaive et du pilum romains sur les longues lances des Macédoniens. La cavalerie ne joua dans cette fameuse journée qu'un rôle assez effacé. D'après Tite-Live. la cavalerie macédonienne aurait quitté le champ de carnage sans avoir éprouvé de pertes sensibles et sans être poursuivie par les vainqueurs. Plutarque raconte que la cavalerie romaine ne poursuivit pas celle des Macédoniens, parce qu'elle en était séparée par l'infanterie. Seul Frontin (Strateg. II, 3, 20) parle d'une attaque hardie de la cavalerie romaine sur les flancs de l'infanterie macédonienne. Il en est tout autrement sur notre frise. On n'y voit aucunement un combat des cavaliers romains contre la phalange de Macédoine, mais une mêlée où la lourde cavalerie macédonienne est aux prises avec la cavalerie légère et l'infanterie légère des Romains.

MM. Homolle (Mélanges Boissier, p. 298) et Adolphe Reinach (Bulletin de corresp. hell. XXXIV, 435) ont tenté d'expliquer cette contradiction, en disant que la frise de Delphes ne représente pas la bataille elle-même, mais les premiers engagements d'avant-postes, qui devaient plus tard se transformer en action générale, mais qui d'abord ne furent qu'une escarmouche causée par la fuite d'un cheval romain, lequel ayant rompu ses attaches, s'était jeté sur le territoire macédonien. Plutarque ajoute que dans la bataille qui s'engagea à la suite de cet incident, les Romains ne parvenant pas à repousser les phalanges, Solvius, chef des Peligniens, pour exciter le courage de ses soldats se saisit de leur étandard et le jeta dans les rangs des ennemis.

C'est cet épisode que M. M. Homolle et Reinach reconnaissent dans notre frise; pour eux le cheval en fuite est celui qu'on voie en II, 10, Salvius, en IV, 25. Toutefois ces deux interprétations ne résistent pas à la critique. Le prétendu Salvius dans sa main levée tenait certainement une arme et non un étendard. Quand au cheval, il est sans bride, non parce qu'il vient de s'échapper, mais par ce que dans la frise presque tous les chevaux étaient aussi sans bride, ou que celle-ci n'était indiquée que par des couleurs. Le cheval en question appartenait sans aucun doute au cavalier macédonien II, 14, qui, blessé à la cuisse droite est tombé à terre et, à genoux, se défend contre les ennemis. S'il en est ainsi, la thèorie sur laquelle les savants français appuient leurs conclusions n'est plus soutenable, et, en même temps, il n'est plus possible de reconnaître dans la frise ces troupes romaines qui d'après Tite-Live prirent part au combat d'avant-poste; on peut encore moins y voir une sorte de complément à la description de ce même historien, laquelle en effet présente des lacunes assez considérables. Il n'est permis ici que de prendre en considération ces seules données archéologiques, nombreuses et décisives d'ailleurs. Ce n'est donc pas sans un grand étonnement qu'ont s'aperçoit que M. A. Reinach les a pour la plupart passées sous silence. Sans parler des boucliers, des armures, des vêtements qui diffèrent chez les Romains et les Macédoniens, le char de guerre en IV, 22 et 23, sur lequel combat un guerrier revêtu de toute son armure, mérite d'arrêter toute notre attention. Parmis les peuples qui dans les combats se servaient encore des chars de guerre, en ce qui touche la bataille de Pydna, on ne doit tenir compte que des Thraces qui au troisième et quatrième siècles après J. C. étaient encore ensevelis avec leurs chars de guerre (Bull. corresp. hell. XXV, 157). Or Tite-Live nous apprend que dans l'armée de Persée se trouvaient des Thraces, fantassins et cavaliers, sous les ordres de Kotys. Donc si le guerrier sur le char est un Thrace, il est tout naturel de penser que la cavalerie marchant à sa suite est Thrace, malgré qu'elle soit armée à la macédonienne.

Chose remarquable, les Macédoniens nous apparaissent non seulement armés de boucliers décorés d'une originale ornementation, mais encore de boucliers ronds avec un umbon en forme de grain d'orge. L'auteur cite beaucoup de boucliers semblables provenant de l'époque de la culture hellénique. Parmi les cavaliers et les

fantassins macédoniens, à côté des troupes lourdement armées, il y a aussi des soldats légèrement armés, recrutés sans doute dans les populations des contrées avoisinantes.

En ce qui concerne les soldats romains que représente la frise, il est évident que les uns appartiennent à la gravis armatura, tandis que les autres sont des velites; d'autres enfin combattent à cheval. Mais il est impossible de distinguer si ce sont des légionnaires, où des troupes alliées (socii). Après la réforme de Camille en effet, et surtout quelques années à peine avant la réforme de Marius — époque à laquelle appartient la frise de Delphes — il n'y avait aucune différence marquée dans l'armement des troupes régulières et des troupes alliées. Et dans celles-ci et dans celles-là étaient obligatoires le scutum ovale et le pilum empruntés au Samnites au commencement du III-ème siècle. C'est donc à tort que M. A. Reinach prétend que les soldats de la frise sont tous des Samnites. Sous le rapport de l'armure, ceux qui s'en rapprochent le plus sont les guerriers que l'on voit sur les reliefs d'Otsuna en Espagne, lesquels représentent, non des Celtibères, comme on l'avait supposé sans raison, mais bien des troupes régulières romaines (Voir Nouvelles archives des Missions scientifiques, tome XIII, fasc. 4 (1906) planches XIV, XV, XVI, XVII).

La question des armées auxiliaires présente plus de difficultés à résoudre dans la frise de Delphes. Un groupe est entièrement formé de velites nus, n'ayant pour toute arme qu'un petit bouclier rond, une p a r m a. Peut-être sont-ce des auxiliaires Ligures dont parle Plutarque (Aem. 18). Le second groupe sur qui incombe le fardeau principal de la bataille, est formé d'hommes vigoureux portant de grands boucliers ronds, un glaive suspendu à leur côté droit et un tablier autour des hanches; le reste du corps est nu. Ce sont des Vénètes, ainsi que le prouve les figurines votives exactement armées et vêtues de même, qui ont été découvertes parmi d'autres dans les ruines d'un temple à l'endroit appelé Fondo Baratela, à Este près de Padoue (voir Notizie degli scavi 1888, tab. VII, fig. 9, pour la page 79, n. 21, et tab. VIII, fig. 8, pour la page 83, n. 26, tab. VII, 4 pour la page 79, n. 22). Torp avait déjà émis l'hypothèse (Festskrift til Hong Oskar 2 Bd., p. 16) que la langue des Vénètes était un dialecte intermédiaire entre le latin et le celtique. Cette hypothèse semble rationnelle et l'archéologie n'y contredit point. Dans ces personnages en effet, nous reconnais-

sons des barbares qui, et par leur armure, et par leur nudité, sont très rapprochés des Celtes. C'est d'ailleurs ce que confirme Polybe, qui précisément au cours du deuxième siècle visita l'Italie septentrionale et s'exprime ainsi au sujet des Vénètes (II, 17): τοῖς 'μεν ἔθεσι καὶ τῷ κόσμῳ Βραχὺ διαφέμοντες Κλετῶν, γλωττῃ δ'ἀλλασια χρώμενοι.

L'identification ci-dessus permet encore de considérer comme des Vénètes quelques autres images de l'époque républicaine. Tels sont deux reliefs de Durazzo (reprod. par Henzey et Daumet, Mission archéol. de Macédoine, tab. 30 pour la page 383) remplis de détails d'armures et de vêtements extraordinaires, un fragment de frise à Athènes (repr. par Lebas-Reinach. Voyage archéologique, pl. 18, n. 2), enfin un débris de peinture funéraire de l'Esquilin (repr. dans le Bull. comun. 1898, tab. XI — XII). Grâce à cette identification, nous comprenons pourquoi sur les fameuses peintures murales de l'Esquilin, qui représentent les traditions italiennes (repr. dans Monum. d. Istituto, X, 60) des barbares Rutules sont tantôt caractérisés comme des Gaulois, tantôt—et exactement de même que dans la frise des Delphes—comme des Vénètes.

A titre de source historique, notre frise a une importance d'autant plus considérable qu'elle rectifie et met en son vrai jour le renseignement fourni par Frontin au sujet de la part que la cavalerie romaine prit à la bataille de Pydna. En d'autres termes, l'idée même de représenter un combat de cavalerie sur la frise n'est nullement fantastique; elle fut sans doute inspirée par un événement réel, dont l'écho a été conservé dans le récit de Frontin. D'autre part on ne saurait attribuer à cette frise la valeur d'un document historique, ni penser que le combat qu'elle représente vient combler les lacunes de Tite-Live et de Polybe. Tout au contraire, cette frise est l'ouvrage d'un artiste élève de l'art grec du V-éme et du IV-ème siècle et offre en quelque sorte un répertoire des motifs connus dans cet art, surtout lorsqu'il s'agissait de représenter les luttes des Amazones contre les Grecs. A ce propos l'auteur passe en revue chaque motif en particulier et prouve la thèse précédente. Le motif qui en apparence est le plus réaliste, celui du guerrier combattant sur son char se retrouve dans les Amazonomachies, et à partir de l'époque d'Alexandre-le-Grand, il devient un des accessoires invariables de la peinture et de la sculpture historiques.

En dernier lieu l'auteur s'occupe du style, de la technique, de l'invention de la frise delphique, et la compare avec les compositions contemporaines ou légèrement antérieures. Parmi ces dernières, celle qui s'en rapproche le plus est la frise d'Amazonomachie, provenant du temple d'Artémise, à Magnésie, sur le Méandre. La frise de Delphes cependant est meilleure, d'une plus grande légèreté de ciseau que celle de Magnésie. L'artiste y tente de réaliser la troisième dimension, d'eveiller une impression de profondeur, de délimiter, de remplacer la conception „à droite et à gauche", par celle de „devant et derrière". Il ne se différencie donc pas sous ce rapport de ses contemporains, mais tandis que les sculpteurs de Pergame s'efforcent surtout d'accentuer la mêlée des combattants, l'auteur de la frise, représentant typique de la sculpture grecque s'applique à attacher l'attention du spectateur sur quelques motifs choisis, sur des groupes reproduits d'après une tradition établie.

---

15. TAD. GARBOWSKI: **Homogenizm** (Filozofia jednorodności). *(La philosophie de l'homogénisme).*

Le terme „homogénisme" n'indique aucune direction ni espèce particulière de philosophie, il n'indique non plus l'éclectisme de plusieurs philosophies. Comme chaque science, la philosophie a pour but la vérité et son expression. La vérité étant unique, la philosophie, comme chaque science exacte, ne peut être qu'une. Dans les sciences spéciales il s'agit donc d'obtenir approximativement par l'induction des rapports propres à un domaine donné de l'expérience. Dans la philosophie qui intégre l'expérience dans toute son étendue l'induction ne peut pas facilement suffire au besoin de définitions à sens unique. De-là une diversité des doctrines de la philosophie et le caractère pluralistique de leur systématisation.

Les systèmes philosophiques reposaient à l'ordinaire ou exclusivement sur l'expérience externe formant le domaine des sciences naturelles, c'est-à-dire, de la connaissance objective, ou bien sur l'expérience interne, formant le domaine de la connaissance nommée subjective, comme chez Berkeley, l'initiateur de l'idéalisme anglais. Dans les cas où la philosophie trempait dans les deux, elle ne réunissait pas les produits de ces deux sources dans une synthèse, mais elle les laissait dans deux courants séparés, d'où deux

philosophies, deux systèmes parallèles: comme exemple classique le dualisme de Descartes. Si cependant nous exigeons que les définitions philosophiques aient une valeur scientifique précise, il nous faut étendre l'induction en mesure égale sur l'expérience externe et interne. Dans le cas contraire ce ne serait qu'une science spéciale et non la philosophie. Donc nous pouvons opérer d'une manière tout à fait stricte avec certains concepts, comme par exemple en physique avec les concepts de la matière, de la force, de l'énergie, mais ce ne sont toujours que des valeurs inconnues, et même souvent non représentatives. L'homogénisme doit donc indiquer une philosophie vraiment scientifique, apte à des formules essentiellement générales, ce qui la distinguerait de toutes autres philosophies à induction insuffisante. Le caractère de ce terme n'est par conséquent que temporaire et n'exprime que ce principe fondamental de la philosophie, que les données de l'expérience, quoique ordinairement placées dans deux catégories différentes, ne font qu'un et sont homogènes (ὁμὸν γένος).

Comme dans les temps derniers nous observons une tendance décidée à éliminer tous les éléments intuitifs, c'est-à-dire subjectifs autant de la philosophie que des sciences exactes afin d'obtenir des concepts et définitions les plus objectives, il en résulte qu'en pratique il s'agira de transmettre le point d'appui sur le moi subjectif, sur le champ de l'expérience interne. Toute vérité se laisse ramener définitivement aux moments intuitifs. Toute connaissance s'accomplit par rapport au moi. Cette confirmation essentielle mène encore à une autre, non moins grave, à celle que toute aperception implique ce dualisme le plus primitif inclus dans les concepts du propre moi et du monde. Les philosophes appartenant aux écoles les plus diverses sont d'accord sur la question que ce dualisme n'est pas secondaire, une interprétation interdite de l'expérience pure (Schopenhauer. Stumpf, Riehl...). Sans ce dualisme principiel et primitif tous concepts sur la connaissance, sur les phénomènes, sur les données de l'expérience, sur les relations d'activité etc. deviennent impossibles, en un mot la pensée discursive (par concepts) n'existe plus. Pas de connaissance qui ne soit une confirmation d'une action mutuelle entre moi et le monde, c'est-à-dire, un fait d'expérience personelle. Au lieu du *Cogito ergo sum* de Descartes nous pouvons dire: j'entends puisque je vis.

La seconde raison de la pluralité des systèmes philosophiques, de ce que la philosophie n'ait pas réussi jusqu'à présent à atteindre le niveau d'une science exacte, consiste dans ce que l'on a confondu ce dualisme transcendental du moi et du monde avec le dualisme transcendant, métaphysique, de l'esprit et de la matière, de la pensée et de la corporalité, de la *res cogitans* et *res extensa*. Le moi primitif naît alogiquement, *acausaliter*. Les éléments de l'expérience nous sont donnés tout d'abord d'une manière absolument uniforme, dans le même plan. L'enfant ne connaît pas au juste les limites de son propre corps comme sphère de sa sensibilité subjective et du monde ambiant. Le concept du monde comme concept corrélatif de la sphère du moi subjectif qui nous est donné primordialement naît secondairement, par degrés. Enfin le corps lui-même arrive par faire partie du monde extérieur, le moi psycho-physiologique se transforme en concept purement psychologique du moi stable de l'unité de l'aperception : le dualisme secondaire de l'esprit et de la matière s'effectue.

Et comme on a essayé de se défaire de ce dualisme, induit secondairement à l'aide d'un autre dualisme métaphysique inhéré dans les cadres de la métaphysique statique (basée sur le concept de la stabilité de l'être: Parmenides, Spinoza) et de la métaphysique métabolique (basée sur le concept du changement perpétuel: Protagoras, Bergson), il en resulte la troisième raison de l'état de controverse en lequel la philosophie se manifeste par rapport aux sciences exactes.

Cependant le dualisme primordial, ne se laissant éliminer par nul effort de la pensée, n'exclut pas l'homogénisme, quoique cette philosophie de l'expérience uniforme et homogène exige aussi une méthode uniforme et quoique elle soit — pour ainsi dire — immédiatement liée au monisme méthodologique. En cela, nous servira de connaissance fondamentale le foitque notre moi psychophysiologique — quoique opposé dans le schéma transcendental au milieu, c'est-à-dire, au reste de l'univers — entre dans l'entité du monde comme partie constitutive; et toute notre expérience personnelle est comprise sans résidu dans l'intégrité des procès généraux de l'univers. Ce fait confirme le principe antérieur qui y trouve un appui: *natura non facit saltus*.

Comme sphère de sensations psycho-physiques il nous est même

absolument impossible de définir les limites de notre propre corps. La surface du corps joue un rôle essentiel par ex. dans la philosophie de Bergson. Mais le fait même de ce que les cellules de notre épiderme à couches multiples dessèchent peu à peu et s'écaillent — ce fait même rend impossible une démarcation bien décidée. De même que nous demanderions en vain à quelle sphère appartiennent les cellules isolées, qui se trouvent dans le sang, le chylus, la lymphe de notre organisme et de l'organisme animal. Ceci serait peine perdue d'autant plus que parfois, comme par ex. c'est le cas avec les erythrocytes (hématies) de notre sang quoique plus tard enucléés, donc dépourvus de centres vitaux, ils restent cependant toujours les éléments indispensables pour notre corps aussi bien que pour notre vie. Ou bien, prenons le cas contraire: des phagocytes doués de mouvements autonomes manifestent le caractère d'une vie indépendante, ils montrent — pareillement aux amoebes — un changement de formes et possèdent le pouvoir de locomotion spontanée. D'autant plus, il nous serait encore plus difficile de juger à quelle sphère appartient une goutte de sang provenant d'une piqûre et qui, à peine apparue à la surface de notre épiderme, se coagule. Si nous essayions de nous imaginer d'une manière représentative les éléments de la réalité sous forme d'un réseau subtil sur lequel nos subjectivités individuelles se marqueraient en forme de taches, ces taches — si l'image est précise — ne se dessineraient pas par des contours aigus, mais au contraire se perdraient tout doucement dans le fond; et ce n'est guère que pour une vue qui ne perçoit que très vaguement et très sommairement qu'elles auraient l'apparence d'entités pour soi, — de microcosmes dans le cosmos. Cette image peut nous être vraiment utile pour nous représenter la relation fondamentale de l'homogénéité et l'unique signification de notre expérience, de notre conscience et de notre individualité enchaînée dans le milieu.

L'ordre de notre intérieur psychique et l'ordre que les sciences naturelles confirment dans le monde extérieur sont congénéres (τάυτης τῆς γενεᾶς ἐστιν) d'après les mots de Platon.

La question discutée entre les biologues contemporains partisants de la théorie vitaliste (comme Driesch) et les mécanistes reste en relation immédiate avec cette conséquence. Il s'y montre aussi combien les deux écoles sont arbitraires et exclusives. Si les formules physiques et chimiques ne suffisent pas pour expliquer les

procès organiques et biochimiques dans leurs compléxités, donc — déduisent les néovitalistes, conformement aux vitalistes de l'antiquité,—il en resulte la nécessité d'opposer la biologie aux sciences naturelles anorganiques et de la considerer comme une science essentiellement indépendante et particulière. Par contre, prétendent les mécanistes, la particularité et le caractère irréductible des phénomènes de la vie n'est qu'un résultat de manque d'analyse biologique; ils les mettent sur le compte de l'insuffisance momentanée de notre savoir. Et cependant l'unique conclusion philosophique et légitime serait, que pour être appliquables non seulement à une seule face des phénomènes mais à la compléxité totale de la réalité, les concepts et de cette école et de l'autre devraient être rectifiés.

L'homogénisme, ayant constaté l'uniformité de tous les phénomènes, admettant, comme *conditio sine qua non* de toute possibilité de l'expérience, un ordre unique, ayant exclu toute gradation dans la précision absolue des lois de l'existence et du devenir, arrive nécessairement à la réfutation des différences essentielles entre les phénomènes de l'expérience externe et interne, entre les éléments psychiques et corporels, entre la *res cogitans* et la *res extensa*. Le caractère intelligible et extensif comme forme de notre connaissance doit être attribué à chaque phénomène en mesure égale, ou ne pourrait — aussi en mesure égale — être attribuée à aucun facteur en soi de la réalité. L'homogénisme jette une lumière nouvelle sur la question des catégories transcendentales, systématisées et réunies à titre d'essai par Kant, mais laissées par lui en suspension, en isolation complète. Ceci résulte nécessairement d'un système qui analysait l'intellect du sujet en dehors de tout cadre de réalité extérieure apperçue au moyen de l'expérience.

La spatialité, la temporalité, la causalité, autrement dit l'action mutuelle, ont été définies comme formes immanentes de notre connaissance, mais on ne les attribuait pas en mesure égale à tous les éléments de l'expérience. On a rattaché l'extensité à l'expérience extérieure, tâchant de la déduire psychologiquement de certains éléments sensoriels, optiques et tactiles. De cette manière on a mis le concept de l'espace en dépendance génétique des sensations externes. Cependant il n'en est pas ainsi. L'homme qui ne reçoit nulles impressions externes, vivant de son propre corps, se consolidant en sujet conscient, pense spatialement, temporellement et causalement—car ces formes de connaissance sont la résultante

nécessaire de son caractère corporel. De toute la région de son corps découlent les éléments primordiaux, objets de ses perceptions ou de ses aperceptions. et cela dans un ordre défini dans le temps et l'espace. Ici appartiennent les impressions sensorielles au sens propre de mot, les sensations somatiques en connexion avec la circulation du sang, le rhytme cardiaque, la respiration, la digestion, l'assimilation, la sécrétion etc. Leur localisation et leur succession s'impriment d'une manière spécifique dans les centres nerveux du cerveau, — organe de perception, d'aperception et surtout de régulation. Rien de plus faux que l'opinion non seulement des philosophes, mais, chose plus étrange encore, des plusieurs psychologues de la dernière heure, qui prétendent que sans les impressions sensorielles — les seules, selon eux, spatiales — notre intelligence ne serait pas à même de se former le concept de l'espace, comme milieu dans lequel les choses se trouvent à côté les unes des autres. Au contraire, même celui qui aurait toutes les entrées sensitives fermées dès sa naissance — comme la célèbre statue de Condillac — par le seul fait de son existence vitale, par la seule perception cérébrale des moments particuliers des fonctions physiologiques dans les organes spéciaux, — traverserait l'ordre spatial et temporel du processus vital et serait et serait de cette maniére en état d'aboutir mentalement aux concepts abstraits de l'espace et du temps.

D'ailleurs, l'idée de l'ordre implique à elle seule le concept du temps et de l'espace. Il en est de même avec le concept corrélatif du chaos qui sans cela ne serait plus intelligible et resterait depourvu de sens et de raison d'être. Quelqu'un pourrait prétendre que quand même l'espace conserve son origine externe, car les stations qui envoient les stimulants sont situées dans les limites de notre corps et celui-ci fait partie du monde externe. Nous lui objectons: alors il est indispensable d'attribuer ce même caractère d'extériorité au cerveau, qui est aussi organe du corps! De cette façon il ne resterait plus rien qui entrerait dans la région de l'expérience interne, et, par conséquent, la catégorie de l'extériorité, manquant de concept corrélatif, aurait perdu toute sa valeur d'orientation.

Le cerveau humain fait partie du même ordre temporel et spatial — à la foi comme sujet, centre spécifique de tous processus de la connaissance, et comme objet. L'étude de plus en plus détaillée de la structure histologique du cerveau, les progrès de la physiologie expérimentale

en matière des connaissances concernant les relations des voies perceptives et aperceptives et de leur localisation, la connaissance précise des parties actives dans la formation des impressions et des idées, l'expérience et l'observation clinique sur les lésions de centres cérébraux occasionnées accidentalement chez l'homme et chez l'animal, leur influence sur la vie psychique et surtout sur la vie intellectuelle. — nous permettent de nous former une idée sur le partage du travail cellulaire aussi bien que de définir le rôle de certaines compléxités du tissu cérébral, des cellules ganglionaires et de leurs neurites pendant l'acte de la pensée. Nos résultats seront encore vagues et incertains peut-être, mais en tous cas nous avons le loisir, en nous appuyant sur ce fondement, de présumer que la connaissance topique des parties du système nerveux actives à chaque moment donné serait en même temps la connaissance de l'état psychique de notre conscience, de notre intelligence, de l'âme en général.

Aussi, si nous reussissions à mettre à notre profit par ex. les radiations supposées du tissu nerveux pendant son travail et de les projeter sur un écran, aurions-nous devant nous des radiogrammes ou n'importe quels autres équivalents des états psychiques rendus perceptibles à nos sens. Nous aurions l'image de leurs changements dans le temps, exprimés en extensité et en intensité, et par conséquent aurions-nous le loisir d'y déchiffrer les phases de la conscience. Seulement alors aurions-nous le moyen de bien comprendre leur succession et leur „causalité."

D'ailleurs. la seule introspection, à force de bien fixer l'attention dans une direction donnée, — surtout par ex. s'il s'agit du sentiment de la douleur affligeant divers endroits de notre corps et principalement de la tête même, — une telle introspection suffirait à elle seule de nous donner une certaine conscience immédiate de la situation spatiale et temporelle des changements ou processus dans nos organes d'aperception. Leur résultante c'est le contenu propre de chaque connaissance actuellement donnée. Il est clair que les éléments de sensibilité et les produits logiques ne se laissent pas séparer distinctement, car nous n'avons pas à faire ici avec des moments essentiellement différents, mais ce sont des propriétés du même — nous pouvons dire de chaque — état psychique. Le sentiment, la volonté, l'intelligence, ce ne sont que des hypostasies de nos facultés orientatives, tout-à-fait du même genre que l'hypostasie de la „sensibilité" apriorique de l'esprit humain (comme faculté de

représentation) ou, en particulier, l'hypostasie de la temporalité (comme sens interne) dans l'analytique transcendentale de Kant. Notre conscience est dans son essence la résultante de procès élémentaires pareils à ceux que dans l'expérience externe nous définissons par l'intersection du temps avec l'espace. Nous pourrions donc parler de l'extensité spatio-temporelle des phénomènes psychiques en ce sens qu'en expérience interne il nous est donnée une hétérogénéité spatio-temporelle pareille à celle de l'expérience externe. La spatialité et la temporalité sont pour nous des formes subjectives non pas de l'entendement (Schopenhauer) mais de toute conscience en général. Sans elles absolument nulle expérience n'est possible: ni comme représentations immédiates du substratum de l'être ni comme concepts abstraits. L'une et l'autre nous est absolument nécessaire : tant pour les représentations plastiques, basées sur les sensations optiques et haptiques, qui ne pourraient pas se passer de l'extensité uniquement spatiale, mais exigent aussi l'extensité temporelle, -- que pour les représentations auditives auxquelles ne suffit non plus la seule extensité temporelle, l'extensité spatiale leur étant indispensable.

L'idée de Bergson semble être analogue à notre exposition. Bergson prétend que dans la pensée discursive nous opérons comparativement avec des sphères de concepts d'après des mésures logiques, et que la spatialité prend part comme moment indispensable à l'extériorité mutuelle des concepts ou des éléments logiques qui les constituent. D'autre part la philosophie bergsonienne, amplement développée dans son „Essai sur les données immédiates de la conscience", repose sur une toute autre doctrine de la spatialité et de la temporalité. La temporalité y est subordonnée à la spatialité; autrement dit, elle y est déduite génétiquement de celle-ci; ce qui n'est guère conciliable avec les faits fondamentaux de l'homogénisme. C'est pourquoi l'idée de Bergson n'est pas acceptable.

L'homogénisme prouve que tous les concepts ont une source commune dans les dépendances mutuelles des éléments qui nous sont donnés uniformement, dans le même plan. Sous ce rapport il n'y a nulle différence entre les éléments physiques et les éléments psychiques. La principale différence concerne la mesurabilité et provient du fait que tandis que dans le premier cas un élément nous est donné objectivement, dans le second il appartient immédiatement

à notre être subjectif. La temporalité et la spatialité reposent au fond de toute qualité, comme, au contraire, il n'y a pas de rapports quantitatifs depourvus de qualité. Au point de vue métaphysique il s'agit tout bonnement d'une uniforme et homogène régularité du devenir sans laquelle — comme nous l'avons déjà dit — toute expérience est impossible.

Ces déductions ne mènent pas naturellement au parallélisme psycho-physique. Celui-ci nécessiterait un complément transcendant de la chaîne des phénomènes psychiques. Le phénomène de la conscience se laisse comparer au spectre multicolore de la lumière du soleil, au phénomène de l'arc-en-ciel: il advient, quand l'aura composé une constellation nécessaire de ses facteurs, c'est-à-dire, les corps laissant traverser les rayons du soleil et les réfléchissant, l'oeil doué de sensibilité et les centres nerveux recevant les sensations. L'homogénisme nous ouvre une voie qui contourne génétiquement la conscience, il nous donne la solution métaphysique de toute conscience perceptive et aperceptive, il accomplit enfin une tâche que Kant a laissée tout-à-fait intacte, s'étant arrêté au beau milieu de l'apriorisme transcendental des formes intuitives de la conscience et des catégories de l'entendement humain.

Au moins, l'idéalisme de Kant aborde-t-il. la question d'une manière correcte. Il inclut — pour ainsi dire — et localise les formes les plus générales à l'aide desquelles nous recueillons le contenu de la conscience dans l'apriorité subjective. De là sa célèbre définition du phénomène, de là les limites qu'il donne à la connaissance, la bornant aux phénomènes, aux objets de l'expérience. Mais l'apriorité, toute en étant le centre du problème, n'explique cependant rien par elle même. Résoudre et éliminer toute apriorité doit être la première et la principale tâche d'une philosophie qui peut et qui cherche à se passer de la sphère transcendentale, cette énigme originaire autant que systématique.

Déjà Schopenhauer, avec sa conception de *ratio realis* et le rôle qu'il faisait jouer au temps et à l'espace, était plus proche du point de vue énoncé. Dans les dernières années du siècle passé c'est Bergson qui dans l'oeuvre citée ci-dessus a donné une excellente analyse des données immédiates de la conscience. Mais, en proclamant la primauté de l'extensité spatiale sur la temporelle, il n'a pas résolu le problème définitivement.

Il faut envisager les catégories „logiques" chez Kant, en pre-

mière ligne la substantialité et la causalité, de la même manière que les intuitions du temps et de l'espace. L'espace et le temps — comme étendues absolument uniformes (homogènes) — ne signifient pas l'absolu. Elles ne font pas partie de l'essence de l'être, ce ne sont que des conceptions provenant des formes spécifiques de l'intuition sensible. Ce n'est qu'un ὕστερον logique des agents biogénétiques de la réalité. Ces conceptions sont une objectivation, une substantivisation des éléments de la réalité nommés caractères phénoménaux, — et ces caractères sont des dépendances d'autres objectivités et se trouvent en rapports avec elles. Analogiquement aux concepts du temps et de l'espace provenant de l'intuition spatiale et temporelle, formes immanentes de notre conscience, — naît de la substantialité le concept de substance. L'idée du support réel et d'un intermédium métaphysique accompagne, comme condition inévitable — et cependant souvent méconnue dans son caractère par les théoriciens de la connaissance — tous les produits principaux de l'orientation intelligible, par ex. l'être, le non-être, la quantité, la qualité, l'attribut, la relation, l'ordre, la durée, le changement etc. Or, la substance est un moyen des plus efficaces, à l'aide duquel nous rangeons les données de la conscience, surtout en ce qui concerne les rapports nommés matériels.

Cependant ce concept resterait dépourvu d'existence, si notre esprit ne s'était habitué à le considérer sous l'aspect de notre propre moi. Sans lui le concept de la substance ne se laisse induire ni génétiquement ni par son contenu. La valeur de cette constatation est de premier ordre, car elle démontre que les objections posées par les analystes de l'expérience „pure" (Petzoldt...) au concept de substance manquent de base. Ce concept n'est pas moins correct que celui de l'espace, de l'essence de l'être, du phénomène et de beaucoup d'autres dont il est le fondement. Comme moyen métaphysique, hors de toute représentation directe, ce concept auxiliaire doit être libre de toutes determinations qualitatives (spécifiques). Il exprime l'essence des choses, tandis que la matérialité et l'intelligibilité catégorisant la substantialité reposent uniquement sur des attributs systématiques.

Le dualisme des dernières est un facteur très pratique et très économique dans l'orientation empirique prise en général, — cependant par son origine psychologique autant que par son caractère phénoménal il est déduit de la substance, base commune et méta-

physiquement réelle de l'être et du devenir. Nous avons parlé plus haut du dualisme primordial et essentiel du sujet et du monde ambiant; c'est de lui que part le dualisme spécifique de la substance et, comme nous l'avons dit, celui-ci n'est que secondaire et inégal au premier, sinon pour une autre raison du moins parce que l'entité du monde est déjà établie dans la conscience de nos prochains. D'où il resulte que les philosophes grecs de l'antiquité appartenants à diverses écoles procédaient avec plus de correction en concevant la substance matériellement, comme un substratum étendu et remplissant l'espace, et en élargissant cette idée aussi, sur les phénomènes psychiques c'est-à-dire, en leur assignant une place dans l'espace. Donc, si nous envisageons la substance comme expression de la réalité, il la faut matérialiser en entier ou la spiritualiser en entier. L'essentiel, c'est de l'adopter à tous les phénomènes dans le même sens. Attribuer la matérialité à la substance est une erreur epistémologique; concevoir les corps matériellement et les âmes immatériellement dans le cadre de la même image serait une erreur formelle, de la logique, plus grave que la précédente.

Il y va de soi que l'homogénisme ne peut non seulement reconnaître ce dualisme, mais non plus les différences des monismes substantiels. Il abolit aussi bien le matérialisme actuel (une „philosophie du carbone" de Haeckel) que le sublime monisme substantiel de Spinoza; en plus, nous découvrons encore une fois, combien le spinozisme est étroitement lié au cartésianisme dont il n'est nullement la juxtaposition et la négation, mais la suite et le complément, vu que les deux philosophies sont, dans leurs prémisses, d'origine commune.

Ce que le concept de la substance est pour les éléments isolés de la conscience, la catégorie de dépendance causale l'est pour les éléments déjà noués substantiellement en objets. Il y entre en jeu l'idée d'action dont le caractère est aussi métaphysique que la substance. Pareillement à la substantialité, l'action des *nexus causales* se laisse ramener génétiquement au sujet concevant. Nous connaissons immédiatement les connexions causales entre la sphère psychique et corporelle. La causalité psychophysique est le type primordial de toute refléxion causale. Un fait de grande importance s'y fait clair, un fait qui accentue encore plus fort le parallélisme des catégories de substantialité et de causalité. Il nous est impossible de nous représenter la substance dans n'importe quelle

formule spécifique sans étendue spatiale et temporelle. Mais ces deux éléments participent aussi à la causalité. Les phénomènes de l'action causale ont pour point de départ l'espace au même titre que le temps. Kant liait la causalité uniquement avec le temps et son raisonnement respectif est un des points les plus clairs dans sa doctrine du schématisme transcendental. Et tout ce schématisme, basé uniquement sur la temporalité, n'était nécessairement qu'un produit inanimé, incapable de résoudre le problème, de joindre la pensée discursive à l'intuition représentative. En cette matière aussi, l'oeuvre de Schopenhauer marque un progrés notable.

Au point de vue de l'homogénisme nous pouvons aussi apprécier au juste les rapports mutuels entre la causalité et le concept corrélatif de la finalité. Leur apparente juxtaposition, n'est en réalité que la même formule du devenir dechiffrée en quelque sorte dans des directions inverses. Leur position mutuelle ressemble quelque peu aux rapports du monisme matérialiste et spiritualiste dans le domaine de la métaphysique substantielle. Lorsqu'il s'agit de phénomènes matériels, dans les sciences naturelles, nous avons l'habitude de parler des causes efficientes; dans certains domaines biologiques, surtout dans celui de la vie spirituelle, nous parlons de causes finales. Ici comme là-bas il s'agit des rapports entre deux phénomènes A+B. Le mécaniste dit: il y a B car il y avait A; le téléologue: il y a A car il y aura B. Dans le premier cas l'accent tombe sur αἴτιον dans l'autre sur τέλος. Ici comme là-bas il s'agit d'hypothèses antropomorphiques, d'ailleurs inoffensives; l'une comme l'autre ont la même raison scientifique, tant au point de vue méthodique que dans leur essence. Il ne s'agit donc — de même qu'avec la substantialisation de l'être — que d'étendre le schéma choisi uniformement et en mésure égale sur tout le champ de la réalité. Il s'en suit qu'il n'est pas permis de formuler les phénomènes inorganiques causalement et les phénomènes organiques finalement. La causalité exclue du tâbleau de l'univers le „*Reich der Zwecke*" de Kant. Et reciproquement la téléologie exclue la causalité.

Dans ce bref resumé de la philosophie de l'homogénisme nous sommes forcés de nous borner aux résultats les plus remarquables [1])

[1]) Les questions ci-dessus énoncées et leurs conséquences sont traitées d'une manière detaillée dans le livre de l'auteur qui paraîtra sous peu en allemand, à Leipsic, intit.: *Die Organismen und das anorganische Weltbild.*

et de n'en exposer que les traits les plus caractéristiques, ceux notamment qui le mettent en collision avec les courants dominants de la philosophie contemporaine. Les catégories de causalité et de finalité peuvent servir d'exemple d'un relativisme allant très loin et auquel l'homogénisme aboutit. Mais d'autre part, son idée fondamentale est l'unité du support de la réalité et celle-ci implique une stabilité inébranlable de toutes les relations : spatiales, temporelles, causales. De cette façon l'homogénisme confirme la valeur des théorèmes scientifiques à un degré plus élevé et leur octroye une région plus vaste que n'osa le faire Kant, ce rationaliste *de domo*, qui limitait même les axiomes mathématiques uniquement par adaptation aux intelligences pareilles à l'intellect humain.

Le parallélisme homogénique du moi et du monde ambiant, ce parallélisme basé sur des données positives de la conscience immédiate, ne peut nous tromper sur nul terrain et se laisse amplifier sur le domaine des valeurs sociales, morales, esthétiques, — en un mot sur tout le champ de la philosophie pratique. Il joint par l'unité de la méthode et par l'unité du sujet toute l'entité de l'expérience étudiée par les méthodes spéciales des sciences particulières, et envisagée sous des points de vue différents. L'induction par laquelle ces sciences procèdent, quoique fragmentaire, atteint néanmoins son but en nous procurant des notions spécifiques en état de parfaite concordance entre elles et par conséquent aptes d'entrer dans l'integrité de l'édifice de la philosophie générale: sous la seule condition de poursuivre toujours la même méthode d'un bout à l'autre dans toute sa rigidité.

Ce ne sont pas les exemples qui manquent. Il en existe des plus remarquables.

La physique moderne—qui à force d'être saturée de théorèmes constructifs devient plutôt une science spéculative qu'une description de phénomènes naturels — peut se vanter de magnifiques progrès en matière de définitions quantitatives par rapport au processus du devenir autant qu'il nous est abordable. Les conceptions substantielles sur la matière pesante — et dans la théorie atomistique sur la matière impondérable, c'est-à-dire, l'éther dont les propriétés physiques ont été définies de manière différente, conformement à la théorie qui opérait avec ce concept, — nous ont rendu sous ce rapport un service de premier ordre. La théorie atomistique parvient enfin à définir la quantité et la grandeur des particules minimes

de la matière, des atomes dans un gramme d'hydrogène par ex. Les physiciens, procédant par des méthodes différentes (Perrin, Millikan et d'autres), ont obtenu des résultats relativement très semblables[1]).

Cependant l'analyse des phénomènes électriques, les recherches sur la radioactivité et d'autres faits ont en même temps demontré que l'ancien concept de l'atome matériel manquait de base réelle. Des nouveaux concepts furent construits en rapport avec la structure du substratum: le concept des électrons, le concept de l'émanation matérielle, qui aidait à comprendre la question essentielle de l'origine des éléments chimiques par le processus de transformation de l'un dans l'autre. L'„indivisible" atome apparut bientôt comme un microcosme de particules encore plus minuscules, encore plus „indivisibles", s'unissant parmi elles par un mouvement spécifique ou bien s'émancipant de l'ensemble avec une vitesse extrême. Les dimensions établies, fut posée la question: le diamétre atomique ou moléculaire serait-il une mesure de la matière comme substratum étendu et impénetrable, ou bien une expression concernant seulement la sphère active, c'est-à-dire, l'attraction et la répulsion des particules élémentaires? Les uns, comme Sutherland et Kleemann, essayent de garder pour le centre même de l'action atomique le caractère d'impénétrabilité substantielle, d'un nucléus matériel. D'autres conceptions, comme par ex. la théorie cinétique des gaz de Maxwell, présentent le substratum de l'action moléculaire sous l'aspect de centres dynamiques, ce qui fait que l'hypothèse des centres matériels devient tout-à-fait superflue. Et si les spécialistes les plus éminents, en cette matière, comme Smoluchowski qui a étudié le mouvement brownien et admet la théorie moléculaire, laissent cependant la question non résolue si l'atomisme doit rester une théorie de matière discontinue ou se matarmophoser en doctrine de continuité du support des phénomènes physiques, — ce fait est une preuve que même dans le domaine de l'atomistique et de la physique en général (basée primordialement sur le fond spéculatif de la métaphysique matérialiste) la matière, le pretendu objet de l'étude empirique, lui echappe totalement. Et peut-il en être autrement si, sans détriment pour les résultats des calculs atomistiques, les atomes et leurs dérivés se laissent trans-

[1]) N = 590, 620... jusqu'au maximum de 700 trilliards des atomes.

former en centres dynamiques, tout en agrandissant en même temps le champ de l'activité des forces répulsives jusqu'à l'infini?

Il en est de même avec une autre réalité hypothétique dans la physique: avec l'éther. La théorie de la relativité formulée par Einstein et d'autres, tout en annulant les invariantes qui pendant des siècles semblaient être des dogmes sur lesquels repose toute la physique qui pronone les lois générales de la nature, tout en annulant dans le mouvement la stabilité des mesures et des rythmes, tout en contestant dans les courants des procès universels chaque simultanéité absolue, annule du même coup l'éther lui-même dont l'existence est maintenue par les physiciens des autres écoles (par ex. Brillouin). L'éther, un intermède de si grande utilité dans la théorie de l'ondulation de la lumière ou dans la théorie de l'intermittence des états électro-magnétiques, va sans nul doute disparaître à son tour de l'arène scientifique — comme disparut en son temps le matériel phlogistique ou le fluide électrique, mais en nous laissant après soi des résultats de grande valeur.

Née sur le terrain matérialiste, la physique est donc obligée de compliquer de plus en plus ses conjectures sur la réalité, ainsi que ses théories qui dans leur conception primaire se basaient sur leur congruence avec cette réalité; elle est obligée de les compliquer de plus en plus jusqu'à leur totale invraisemblance et même jusqu'à l'absurdité, — et voilà ce qui l'amène à abandonner des prémisses peu critiques. Et si — tout de même — elle réussit à semer sur le chemin de son évolution des lumières d'orientation positive dans ses rapports avec la réalité, l'homogénisme l'explique en établissant que les éléments constructifs des hypothèses physiques proviennent des caractères fondamentaux de la conscience humaine — et ceux-ci sont identiques à la région de l'expérience externe.

L'énergétique a rompu depuis longtemps avec toute substantialité, toute matière, tout éther et prétend travailler avec l'aide seulement de rapports quantitatifs. Elle obtient, il est vrai, pareillement à la mécanique atomistique des résultats exprimés en chiffres précis, comme définitions de relations élémentaires, mais d'autre part il lui est impossible de se déclarer sur les qualités des phénomènes calculés. Comme elle opère avec des énergies spécifiques, elle n'opère qu'avec une grande quantité d'inconnues, de sorte que tôt ou tard elle sera forcée d'avouer

qu'elle repose sur une induction tellement partielle, unilatérale, et appliquée à une réalité tellement „appauvrie“ — comme le dit Boutroux à propos des mathématiques — que, comme les mathématiques, elle ne peut jamais devenir l'image juste du monde, à quoi peut et doit prétendre la philosophie de l'homogénéité.

Se rattachant à l'Ecole néokantienne, donc prenant pour point de départ la méthode philosophique, l'idéalisme positif, représenté dans l'epistémologie par Vaihinger. bâtit au moyen d'une analyse logique une théorie cherchant à bannir du cadre de la réalité tous les concepts comme par ex. la matière, l'atome, l'éther etc., les trouvant fictifs et souvent contradictoires dans leur propre essence. Il en est presque de même avec la critique des concepts chez Bergson qui est apparentée à celle de Vaihinger.

Cette concordance des résultats dans des sciences tout-à-fait étrangéres les unes aux autres, c'est-à-dire, tout-à-fait indépendantes quant à la méthode et l'objet, est complétement d'accord avec les thèses qui résultent avec toute évidence des principes de l'homogénisme. C'est une preuve de la solidité de ses prémisses réelles, preuve d'autant plus forte qu'elle repose sur des recherches séparées et s'ignorant mutuellement.

La tendance dont l'homogénisme est l'expression se manifeste dans la philosophie dès son début; elle apparaissait cependant et elle apparait sous différents aspects et sous noms divers, dans des systèmes qui n'ont apparement rien de commun entre eux. Elle germe déjà dans l'ancienne philosophie indienne („*hae omnes creaturae in totum ego sum et praeter me aliud ens non est*“, Oupanichade. Oupnekhat, I, 122), elle devient un agent tout-à-fait distinct dans la philosophie de Platon, se trouve dans le monisme de Spinoza, elle se déclare même infailliblement dans le dualisme de Descartes, elle anime Hume et Kant, Goethe et Schopenhauer, elle caractérise le volontarisme psychologique de Wundt et le volontarisme pratique de Nietzsche, elle forme le trait décisif de l'intuitionisme de Bergson.

L'évolutionisme, basé primordialement sur la communauté originaire des organismes, semblerait se rattacher bien étroitement à l'homogénisme. Mais la philosophie évolutionniste reposait dès ses premiers pas sur une naive conception du temps comme réalité. L'évolutionisme de Spencer n'a pas poussé l'évolution de la ma-

tière jusqu'à la sensibilité vitale, ni le développement des fonctions psychiques jusqu'à l'intellect. Dans les cadres de la philosophie de Bergson, l'évolutionisme n'explique non plus ni la divisibilité immanente de la matière, ni pourquoi l'intelligence humaine a adopté le plan de sa structure. L'homogénisme reconnait pleinement l'importance de l'idée évolutionniste et y puise largement; il reste pourtant indépendant d'elle et peut se passer de l'homoiogénèse organique.

L'analyse statique d'une seule phase, d'un seul profil de la réalité lui suffit pour y trouver la vérité fondamentale d'uniformité et de l'homogénéité qu'elle adopte, vérité aussi simple et élémentaire que l'idée directrice de tous les systèmes qui les sont vraiment, et que l'évidence elle-même.

---

16. OSKAR HALECKI: **Ostatnie lata Świdrygiełły a sprawa wołyńska za Kazimierza Jagiellończyka.** (Studya nad dziejami Unii polsko-litewskiej, Nr. II). [***Die letzten Jahre des Grossfürsten Świdrygiełło und die wolhynische Frage zur Zeit Kasimirs des Jagellonen.*** (Studien zur Geschichte der polnisch-litauischen Union Nr. II)].

Im ersten Teile dieser Arbeit behandelt der Verfasser die Stellung Świdrygiełło's als Herrschers von Wolhynien in den Jahren 1440 bis 1452, im zweiten — den polnisch-litauischen Streit um den Besitz dieses Landes, welcher nach seinem Tode den Höhepunkt erreichte, sowie die inneren Verhältnisse daselbst in den ersten Jahrzehnten der litauischen Herrschaft. Um die bisherigen, äußerst mangelhaften Kenntnisse hierüber zu erweitern, war es nötig, durch archivalische Forschungen in Krakau, Warschau, Königsberg, Nieśwież u. s. w. neue Quellen zu erschließen und mit Hilfe genealogischer und topographischer Untersuchungen das umfangreiche, aber größtenteils nur Güterverleihungen betreffende Urkundenmaterial auch für die politische Geschichte zu verwerten.

Der erste Hauptteil gliedert sich in drei Abschnitte, welche 1) die Entstehung des wolhynischen Teilfürstentumes Świdrygiełło's und sein Verhältnis zu Polen, 2) die territoriale Ausdehnung seiner Herrschaft und sein Verhältnis zu Litauen, 3) die inneren Zustände in Wolhynien unter seiner Regierung zum Gegenstande haben.

Nach der Ermordung des Großfürsten Sigismund im Jahre 1440,

tritt Świdrygiełło, der Ende 1438 seinen ganzen Länderbesitz eingebüßt hatte, wieder als litauischer Thronkandidat auf und war eben die Besitzergreifung des größten Teils von Wolhynien der Erfolg seiner diesbezüglichen Bestrebungen. Irrtümlich nahm man bisher an, er sei als Fürst dieses Landes bis Ende 1445 polnischer, hierauf aber litauischer Vasal gewesen. Theoretisch betrachtete man zwar, auf Grund der früheren Unionsakten, ohne daß Swidrygiełło irgendwelche neue Verpflichtungen eingegangen wäre, Wolhynien als zu Polen gehörig und dachte sogar vorübergehend daran, es Polen einzuverleiben und ihn durch das Land Chełm zu entschädigen, in Wirklichkeit aber ließ man es ruhig zu, daß er sich auf Kosten Litauens, welches eben eine durchaus separatistische Politik führte, ein fast unabhängiges Teilreich bildete, das er als nomineller Großfürst von Litauen beherrschte. Ja er fand sogar hiebei in den reußischen Provinzen Polens einen bequemen Stützpunkt und erhielt dort, in der Nähe von Lemberg, von König Władysław III einen größeren Landesanteil, der aus den Bezirken Gródek und Szczyrzec bestand. Auf Grund der Beziehungen, die ihn und seine Anhänger mit diesem Könige und verschiedenen Herren der Krone Polen und ihrer reußischen Gebiete verbanden, erweist der Verfasser die Unhaltbarkeit der bisherigen Annahme von der erbitterten Feindschaft Świdrygiełło's gegen Polen selbst in seinen letzten Lebensjahren. Nur Grenzstreitigkeiten mit den masowischen Herzögen lassen sich feststellen.

Um sein Verhältnis zu Litauen zu verstehen, muß hervorgehoben werden, daß vor seinem Auftreten, unmittelbar nach der Erhebung Kasimirs des Jagellonen auf den litauischen Großfürstenstuhl, ganz Wolhynien anfänglich den neuen Herrscher anerkannte; erst allmählig gelang es Świdrygiełło, den größten Teil dieses Landes und wahrscheinlich auch das Gebiet von Bracław für sich zu gewinnen, wobei aber trotzdem der südlichste der wolhynischen Bezirke, nämlich der von Krzemieniec, bei Litauen, unter der unmittelbaren Herrschaft Kasimirs verblieb. Durch Einmischung in den Streit der Fürsten Ostrogski und Korecki um das Gebiet von Korzec versuchten sogar die Litauer diesen Bezirk territoriell mit dem Gebiete des eigentlichen Großfürstentumes zu verbinden. Erst als König Władysław bei Warna gefallen war und der heranwachsende Kasimir nicht nur die Regierung Litauens, das bisher die dem Świdrygiełło feindlichen Herren leiteten, in seine Hände nahm, sondern

sich auch die Nachfolge in Polen sichern wollte, näherte sich ihm sein greiser Oheim, und ohne den großfürstlichen Titel und den unmittelbaren Besitz der Bezirke Łuck und Włodzimierz aufzugeben, duldete es dieser, daß Kasimir die Oberherrschaft über ganz Wolhynien auszuüben begann. Das Land Bracław ging vollkomen in den Besitz Litauens über, doch erhielt Świdrygiełło (um 1447) auf litauischem Gebiete die Bezirke Homel, Horodek und den angrenzenden Teil des Bezirks Turów. In der äußeren Politik unterstützt er von 1445 an seinen Neffen bei jeder Gelegenheit, besonders in dessen Beziehungen zum Deutschen Orden, erscheint auf mehreren Reichstagen zu Wilna und bei der Krönung Kasimirs zum König von Polen.

Die Untersuchungen des Verfassers über Wolhyniens innere Verhältnisse zur Zeit Świdrygiełło's führen zum Ergebnis, daß damals die Fürstengeschlechter noch bei weitem nicht jene übermächtige Stellung im Lande einnahmen, wie in späterer Zeit umso mehr als deren Mehrzahl sich erst vor verhältnismäßig kurzer Zeit daselbst angesiedelt hatte. Besonders im südlichen Teile überwiegen uralte Besitzungen weitverzweigter, nichtfürstlicher Adelsgeschlechter, vor allem der Korczak und Kierdej; diese beiden Geschlechter verdienen besondere Beachtung, da sie auch in den reußischen Provinzen Polens zu den mächtigsten gehörten, was die engen Beziehungen zwischen diesen Provinzen und Wolhynien, sowie dessen oft auffallendes Hinneigen zur Krone Polen auf natürliche Weise erklärt. Außer diesen Beziehungen bespricht der Verfasser den großen Einfluß, welchen zur Zeit Świdrygiełło's die wolhynischen Fürsten- und Herrengeschlechter, besonders einige durch Verschwägerung eng verbundene Familien erlangten, und erörtert die Zusammensetzung und Bedeutung des „Rates“, der ständig an seiner Seite erscheint.

So erklärt es sich auch, daß Litauen, um sich für den Fall seines Todes Wolhynien zu sichern, nicht nur Świdrygiełło selbst, sondern auch den Adel des Landes für sich gewinnen mußte. Diese Bestrebungen und ihr Erfolg im Jahre 1452 sind Gegenstand des ersten Abschittes des zweiten Teiles der Abhandlung. Es zeigt sich vor allem, daß Kasimir selbst die Absichten Litauens konsequent unterstützte und mit Rücksicht auf die Interessen des Großfürstentumes danach trachtete, daß Wolhynien diesem und nicht der polnischen Reichshälfte zufalle. Auch Świdrygiełło selbst wurde für diesen Plan gewonnen. Seine Ausführung lassen zahlreiche Urkun-

den beider Herrscher aufs genaueste erkennen und ergänzen hiedurch die kurze Darstellung dieser Ereignisse bei Długosz. Von besonderer Bedeutung waren hiebei die Verhandlungen zu Wilna unmittelbar vor und nach dem Tode Swidrygiełło's (10. II. 1452), sowie auf wolhynischer Seite die Rolle des Starosten von Łuck Niemira und auf litauischer Seite die des Fürsten Georg Holszański. Die Litauer kamen den Polen zuvor und besetzten, trotz der Vorbereitungen der letzteren zu kriegerischem Eingreifen, noch im Februar 1452 das strittige Land. Mit der Gesandschaft der Wolhynier, die im März nach Wilna kam, bringt der Verfasser die Verleihung des Privilegs in Verbindung, welches ihrem Lande alle Rechte der übrigen Gebiete Litauens sicherte. Da hiebei aber die partikularistischen Tendenzen des einheimischen Adels dem Gesamtreiche gegenüber nicht genügend berücksichtigt wurden, kam es bald darauf zu Unzufriedenheit und Unruhen im Lande, die Ende 1453 zu einer (bisher ganz unbekannten) Verschwörung führten. Diese wird im nächsten Abschnitte eingehend besprochen.

Ihr Zweck war, Wolhynien an die Krone Polen anzuschließen, und dementsprechend ging sie von jenen Geschlechtern der Korczak und Kierdej aus, die, wie erwähnt, auch in den angrenzenden polnischen Wojewodschaften ansäßig und einflußreich waren. Der Plan wurde aber vereitelt und die Häupter beider Geschlechter zu Wilna ins Gefängnis geworfen. Interessant ist der Zusammenhang dieses Unruhen mit den übrigen Ereignissen in Polen und Litauen im Jahre 1453. Die separatistische Bewegung Wolhyniens gegen Litauen stand in Verbindung mit den erneuten Bestrebungen Polens, dennoch in den Besitz dieses Landes zu gelangen, und obwohl diese auch jetzt ihr Ziel nicht erreichten, vereitelten sie wenigstens die offizielle Anerkennung der Besetzung Wolhyniens durch Litauen von Seiten des Königs und zwangen ihm sogar das Versprechen ab, die von Polen losgetrennten Gebiete zurückzugewinnnen. Dies hatte eine lebhafte, auch gegen den König selbst gerichtete Gegenbewegung der litauischen Magnaten zur Folge, bei deren Bekämpfung dem in beiden Reichen bedrängten Herrscher die wolhynische Verschwörung nicht ungelegen kam. Daher trachtete er auch, ihre Anstifter möglichst rasch aus dem Gefängnis zu befreien und ihnen Straflosigkeit zu sichern, wenn er auch selbst nicht daran dachte, Wolhynien den Litauern wieder wegzunehmen.

Die weiteren polnisch-litauischen Streitigkeiten um Wolhynien

während der Regierung Kasimirs haben keine größere Bedeutung mehr: den status quo konnten sie umso weniger verändern, als die Litauer den polnischen Ansprüchen auf Wolhynien ihre eigenen auf Podolien gegenüberstellen konnten, und wurde auch im Laufe der Jahre diese Frage immer seltener berührt. Weit wichtiger sind die inneren Verhältnisse des Landes nach der litauischen Okkupation. Es verändert sich die Zusammensetzung des wolhynischen Hochadels, sowie auch die territoriale Machtstellung seiner verschiedenen Gruppen und Geschlechter: immer zahlreichere litauische Familien siedeln sich nämlich in Wolhynien an, gewinnen dort Besitz und Würden und gleichzeitig gehen ausgedehnte Güter der alten Herrengeschlechter in die Hände der immer mächtigeren Fürstenhäuser über. Zu gleicher Zeit lösen sich allmählich die früher so engen Verbindungen zwischen dem Adel Wolhyniens und dem der nachbarlichen Provinzen Polens. Die neuen Ankömmlinge aus den litauischen Gebieten vereinigen sich aber mit einem großen Teile der schon früher im Lande einflußreichen Gesehlechter zu einer, trotz sehr verschiedener nationaler und ständischer Abkunft, einheitlichen Magnatenklasse, die wieder dem eigentlichen Litauen gegenüber den wolhynischen Partikularismus vertritt. Allerding entsteht aber auch langsam ein im XVI Jahrhundert schon sehr bedeutungsvoller Gegensatz zwischen ihr und dem niederen Adel des Landes.

Außer einigen anderen Beilagen fügt der Verfasser seiner Arbeit auch eine Karte Wolhyniens im XV Jahrhundert bei, welche die besprochenen territorialen Verhältnisse und den Besitzstand der Fürsten- und mächtigeren Adelsgeschlechter veranschaulichen soll.

17.

BIBLIOGRAPHIE.

I. Classe de philologie.

»Biblioteka pisarzów polskich«. *(Bibliothèque des écrivains polonais)*, Nr. 64, 8-o, p. XXIV et 552.

Brückner Aleksander. »Przyczynki do dziejów języka polskiego. Serya trzecia«. *(Contributions à l'histoire de la langue polonaise. Troisième partie)*, 8-o, p. 80.

Chmiel Adam et Łoś Jan. »Księgi św. Augustyna, biskupa hippońskiego: „O żywocie krześcijańskim"; druk Hieronima Wietora z r. 1522«. *(La livre de St. Augustin: De la vie chrêtienne)*, 8 o, p. 25.

Lorentz F. »Teksty pomorskie czyli słowińsko-kaszubskie«. *(Textes poméraniens ou slovino-cachoubes)*, II livraison, 8-o, pp. 267—608.

Rey Mikołaj z Nagłowic. »Źwierciadło albo kstałt, w którym każdy stan snadnie się może swym sprawom, jako we źwierciedle, przypatrzyć«. *(Le Miroir de Nicolas Rey)*, ed. Jan Czubek, Jan Łoś et Ignacy Chrzanowski, 8-o, tome I, pp. (16), LV et 322, 7 planches; tome II, p. 531.

Szyjkowski Maryan. »Gessneryzm w poezyi polskiej«. *(L'influence de Gessner sur la poèsie polonaise)*, 8-o, p. 124.

Tarnawski Władysław. »O polskich przekładach dramatów Szekspira«. *(Les traductions polonaises des drames de Shakespeare)*, 8-o, p. 222.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Bujak Franciszek. »Materyały do historyi miasta Biecza (1361—1632)«. *(Materiaux concernant l'histoire de la ville Biecz [1361—1632])*, 8-o, p. 278.

Dąbkowski Przemysław. »Przewóz wodny. Studyum z historyi prawa polskiego«. *(Le droit de passage)*, 8-o, p. 108.

Finkel Ludwik. »Bibliografia historyi polskiej, wspólnie z Dr. H. Sawczyńskim i Dr. E. T. Modelskim oraz członkami Seminaryum historycznego Uniwersytetu lwowskiego zebrał i ułożył...«. *(La Bibliographie de l'histoire polonaise etc.)*, II supplement, I livraison, 8-o, p. 174.

Lisowski Zygmunt. »Studya nad sposobami nabycia własności w rzymskim Egipcie«. *(Études sur les modes d'acquisition du droit de proprieté en Égypte sous la domination romaine)*, 8-o, p. 180.

»Monumenta Poloniae Vaticana«. Tomus III, Cracoviae 1914, in 8-o maiori, pp. LVI et 572.

Continet: Analecta Vaticana 1202—1366, edidit Dr. Joannes Ptaśnik.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXI, p. 356.

»Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział historyczno-filozoficzny«. *(Travaux de l'Académie des Sciences. Classe d'histoire et de philosophie)*, ser. II, vol. XXXII, p. 430.

Szelągowski Adam. »Wici i Topory. Studyum nad genezą i znaczeniem godeł polskich i zawołań«. *(„Wici i Topory“. — Études sur la genèse et la signification des emblèmes et clameurs [proclamationes] gentilices en Pologne au moyen-âge)*, 8-o, pp. VII et 194, avec planches.

Nakładem Akademii Umiejętności.

Pod redakcyą
Sekretarza Generalnego Bolesława Ulanowskiego.

Kraków, 1914. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.

25 Lipca 1914.